Gunugu

(Κανουκισ ?)

J.-P. Morel et G. Camps

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/encyclopedieberbere/1817>

DOI : [10.4000/encyclopedieberbere.1817](https://doi.org/10.4000/encyclopedieberbere.1817)

ISSN : 2262-7197

Éditeur

Peeters Publishers

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 1999

Pagination : 3245-3257

ISBN : 2-7449-0097-4

ISSN : 1015-7344

Référence électronique

J.-P. Morel et G. Camps, « Gunugu », *Encyclopédie berbère* [En ligne], 21 | 1999, document G88, mis en ligne le 01 juin 2011, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/encyclopedieberbere/1817> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/encyclopedieberbere.1817>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© Tous droits réservés

Gunugu

(Κανουκισ ?)

J.-P. Morel et G. Camps

- 1 L'antique Gunugu, ou Gunugus, se trouve à un peu plus de trente kilomètres à l'Ouest de Cherchel (22 milles selon l'Itinéraire d'Antonin, distance exacte), sur un promontoire occupé par le marabout de Sidi Brahim-el-Krouas. Le nom moderne de Gouraya, souvent attribué à ce site, désigne en réalité un village distant de quatre kilomètres vers l'Est. Auguste y établit une colonie (Pline, V, 2, 20 : *colonia eiusdem [scil. Augusti] deducta cohorte praetoria Gunugu*), rangée dans la tribu Quirina, et connue aussi sous le nom probable de *resp(ublica) G(unugitanorum)*. Des inscriptions mentionnent plusieurs de ses institutions ou de ses notables (l'*ordo*, un *decurio*, un édile, un *duumvir quinquennalis*, un *flamen Augusti*). Son développement semble avoir été entravé par la proximité de Caesarea. Certaines des ruines repérées en surface sur le promontoire de Sidi Brahim et dans la plaine au Sud (massifs de blocage, citernes...) se rapportent peut-être à des thermes. On a identifié l'emplacement d'un port dans une anse à l'Ouest du promontoire, des carrières antiques, un aqueduc, et trouvé des têtes de Lucius Verus et de Septime Sévère.

Les nécropoles puniques et leur mobilier (J.-P. Morel)

- 2 Les vestiges les mieux étudiés se rapportent à deux nécropoles phénico-puniques situées, l'une au S.E. du promontoire de Sidi Brahim, l'autre sur un autre promontoire à 600 m à l'Est de ce dernier (une troisième nécropole, à 300 m au Sud du marabout, a été détruite sans être scientifiquement explorée). Elles ont été fouillées principalement par P. Gauckler (1891-92), S. Gsell (1900) et F. Missonnier (1932). Il s'agit d'hypogées creusées dans le tuf sans aucune règle d'orientation, auxquels on accédait par un puits dépourvu de marches, sauf exception. Chaque hypogée comportait de un à trois caveaux rectangulaires taillés en plein roc, généralement pourvus de niches dans leurs parois, et fermés par une lourde dalle ou une petite muraille en moellons. Chaque chambre contenait plusieurs morts, parfois jusqu'à vingt ou plus. S. Gsell, suivi par F. Missonnier, distingue trois rites funéraires :

- 1) Des cadavres ou des cendres simplement déposés sur le sol d'une chambre soigneusement sablé ou couvert de pierres plates.
- 2) Des ossements sans traces de feu disposés en tas par terre, sur des banquettes planes, ou encore dans des auges creusées dans des banquettes, ou rassemblés dans des vases en terre cuite.
- 3) Des ossements plus ou moins carbonisés entassés dans des récipients, et notamment dans des caisses en plomb.

Tombe punique de Gunugu (d'après S. Gsell).

Tombe punique de Gunugu (d'après S. Grell).

Oeochos anthropoïdes provenant de la nécropole de Gunugu (dessin P. Cintas).

- 3 Dans ces deux derniers cas on peut penser que les corps avaient été préalablement décharnés, soit dans une sépulture provisoire, soit en plein air par des oiseaux, cette

opération pouvant avoir été hâtée par une combustion sommaire. Il s'agit là sans doute d'un rite autochtone, attesté aussi dans des dolmens ou des tumulus indigènes. Un cas particulier est représenté par une petite caisse en pierre à couvercle en dos d'âne, déposée dans un trou du tuf et contenant les ossements calcinés d'un adulte et d'un enfant. Des parallèles pour ces divers dispositifs sont signalés dans le Sahel tunisien, à Collo, plus rarement à Carthage.

- 4 Dans certaines tombes ont été trouvés des restes de volatiles, un squelette de poisson. Les mobiliers funéraires sont très abondants, peu variés : surtout des poteries (une des tombes en contenait presque une centaine), parfois des lampes, des bijoux en or, argent ou bronze, des colliers ou amulettes en verre, des alabastres, des œufs d'autruche peints, des coquillages contenant du fard. Une curieuse figurine fruste évoque les Astartés phéniciennes de Chypre.
- 5 Les céramiques puniques, très nombreuses, ont un répertoire de formes sans originalité marquée. Elles sont souvent décorées de zones et de palmettes rougeâtres ou grises. Un askos allongé à anse surimposée, à trois pieds, terminé par une tête de mouton d'un côté, par une queue d'oiseau de l'autre, rappelle des vases de Chypre. Il faut rapporter sans doute aux premiers temps de la période hellénistique un askos-outre figurant, sans ses jambes, un équidé portant deux jarres, à décor rudimentaire peint : un type attesté également à Carthage. De petites œnochoés trilobées parfois médiocrement vernissées, à panse grosso modo fusiforme (ou élargie vers le bas), à panse ornée de godrons, de pseudo-godrons en zig-zag ou de séries de sillons horizontaux, sont à assigner à des ateliers puniques, et non pas grecs comme on l'a parfois affirmé. Un type céramique mérite de retenir l'attention. Il s'agit de cruches ou d'aiguières dont le goulot porte un visage modelé, flanqué de part et d'autre par des rosettes qui évoquent une tresse de cheveux. Des seins, dont certains sont perforés, et les bras ramenés sur la poitrine complètent l'image de la nourrice bienveillante ou de la déesse mère. Des traces de peinture apparaissent sur la panse de ces vases semblables à d'autres recueillis dans les nécropoles de Collo et de Bizerte. À signaler enfin quelques « écuelles » grossières en céramique modelée.
- 6 Parmi les importations on notera d'abord un aryballe corinthien moyen ou tardif (première moitié du VI^e siècle) repéré par S. Ben Tahar au Musée d'Alger. Beaucoup des poteries importées ont suscité des commentaires faussés par l'erreur longtemps courante – on la retrouve souvent à propos de Carthage – qui consiste à abaisser considérablement la datation de vases grecs d'époque classique, dès lors qu'ils ne portent pas un décor élaboré ou ne présentent pas une qualité remarquable, et à refuser d'admettre qu'ils aient pu sortir d'officines de Grèce propre. C'est ainsi que des vases attiques trouvés à Gunugu, considérés sans autre forme de procès comme des « œuvres de décadence », ont longtemps été datés des III^e-II^e siècles ou au maximum de la fin du IV^e siècle, et attribués à l'Italie méridionale ou à la Sicile, jusqu'à ce que F. Villard, en 1959, les restituât à leur véritable époque, le V^e siècle, et à leur véritable origine, Athènes. Mais au-delà des cinq vases du Louvre et des musées d'Alger et de Cherchel examinés par F. Villard (deux coupes basses ou « stemless, inset lip » à vernis noir, deux *skyphoi* à vernis noir, un *guttus* à figures rouges), d'autres encore sont assignables au V^e siècle, pour autant qu'on puisse en juger par des dessins parfois sommaires. Signalons à cet égard un *skyphos* à figures rouges (satyre présentant une corbeille à une femme drapée qui tient un miroir), un autre orné d'un rinceau de vigne en technique mixte (figures rouges et rehauts blancs), une coupe « stemless, delicate

class » à décor imprimé complexe. Enfin quelques lampes attiques à vernis noir peuvent être datées entre le dernier tiers du v^e siècle et le début du iv^e siècle (type Howland 23A).

- 7 D'autres vases attiques se situent plutôt vers le premier quart du iv^e siècle (deux *askoi* lenticulaires à figures rouges, l'un avec deux sphinges, l'autre avec deux félins couchés), ou dans le plein iv^e siècle (bols à vernis noir à décor de « palmettes liées », lécythe à panse surbaissée). Se fiant à des informations erronées sur l'absence de céramique attique du v^e siècle à Carthage, F. Villard supposait que ces vases étaient parvenus à Gunugu via la Sicile méridionale et notamment Agrigente. Cette hypothèse reste évidemment envisageable, mais on ne saurait exclure le rôle d'intermédiaire d'une Carthage qui, on le sait maintenant, a reçu en quantité non négligeable des céramiques attiques des v^e et iv^e siècles.
- 8 Les périodes suivantes sont marquées, au ii^e siècle, par l'importation de campanienne A napolitaine, assez rare semble-t-il (patères de types divers, coupes, *gutti*) ; aux ii^e-i^{er} siècles, par celle, relativement plus abondante, d'une campanienne B qui à en croire les brèves descriptions de Gauckler pourrait provenir d'Etrurie (patères, bols larges, pyxides). Les amphores d'importation signalées se limitent à quelques Dressel 1B italiques. Des lampes hellénistiques (grecques et peut-être italiennes), parfois à décor moulé, succèdent aux lampes attiques d'époque classique. On note aussi un lagynos à décor peint sur fond clair.
- 9 Au long de ces quatre ou cinq siècles, les graffiti puniques ou néo-puniques gravés après cuisson sont assez abondants : marques de marchands peut-être dans certains cas, marques de propriété probablement pour la plupart. Mais on doit noter aussi des graffiti latins ou plutôt grecs (A, AP liés, peut-être *pi*).

Le vase Missonnier (G. Camps)

- 10 Ce nom a été donné à un vase modelé et peint qui a été recueilli par F. Missonnier dans un caveau de la nécropole punique de Gunugu. Il semble avoir remplacé, dans cette tombe, la ou les coquilles d'œuf d'autruche habituellement déposées auprès du défunt. La présence d'un vase biberon punique dans cette même tombe confère au vase Missonnier un âge qui peut remonter au v^e siècle av.-J.-C. Il s'agit d'un vase modelé de forme simple, globulaire, sans col ni pied.

Décor de rinceaux, en haut sur la coquille n° 28 d'Ibiza (dessin M. Astruc), en bas sur le vase Missonnier (dessin E. Camps).

- 11 Les parois sont faiblement galbées et portent un décor complexe qui fait l'importance de cette poterie. Ce fut, en effet, le premier vase modelé et peint trouvé au cours de fouilles régulières dans un ensemble clos. Bien qu'il ait été signalé plusieurs fois par F. Missonnier lui-même (1933), M. Astruc (1954), G. Marçais (1954), L. Poinssot (1955) et G. Camps (1955 et 1961), il échappa à l'attention du Dr Gobert, dont il malmenait gravement l'hypothèse sur l'absence de poterie modelée peinte dans l'Antiquité ; au même moment, la publication des poteries peintes des nécropoles de Gastel* et de Tiddis* achevait de rejeter définitivement cette proposition.
- 12 Le principal intérêt que présente ce vase réside donc dans sa décoration complexe qui mêle des motifs végétaux orientalisants et d'autres géométriques de caractère « paléoberbère ». Ce décor était en partie caché par une croûte siliceuse, ce qui explique les erreurs dans la reproduction que F. Missonnier donna de trois faces de ce vase et qui fut reprise par les différents auteurs. Ce décor, aujourd'hui débarrassé de son dépôt, est polychrome : blanc pour l'engobe, rouge pour les bandeaux et noirs pour les motifs. Le champ qui s'offre à la décoration est délimité en bas et en haut par une bande rouge, soulignée par un filet noir. De la bande supérieure pendent deux paires de crochets noirs divergents ; ils sont plus épais et plus courts que ceux qui ornent les vases coquetiers de Gastel*. Au-dessous se trouve une sorte de rinceau de même style, dont le crochet de droite est ramené vers le haut (et non vers le bas comme l'avait représenté F. Missonnier). Perpendiculaire à la tige horizontale, une série de traits verticaux, diminuant régulièrement de longueur de part et d'autre, fait songer à des rames. Dans cette optique on peut assimiler le crochet de droite à la proue du navire et cela d'autant plus que le prolongement de la ligne horizontale, au-delà de ce motif, pourrait être l'éperon de cette galère. Le motif principal de ce vase serait donc un navire stylisé, symbole funéraire reconnu dans plusieurs hypogées (*haouanet*) de

Tunisie, tantôt très réaliste (Kef el Blida), tantôt aussi schématisé qu'ici (Oued Magasbaïa). Mais ayant pris, depuis, connaissance d'un décor en rinceau d'une coquille d'œuf d'autruche d'Ibiza, publiée en 1957 par M. Astruc (coquille n° 28), je ne pense plus que le décor du vase Missonnier représente un navire même très stylisé.

- 13 Le motif géométrique « Gunugu » de type paléoberbère ne couvre qu'un cinquième de la surface décorée. Il est constitué de deux bandes verticales qui cloisonnent le champ décoratif. Ces bandes sont constituées de losanges et de triangles à un côté curviligne qui encadrent une sorte de médaillon. Cette partie du vase n'est pas sans rappeler les bandeaux intercalaires qui figurent sur les vases du style de Tiddis et qui perdurent jusqu'à nos jours aussi bien dans la céramique rurale que dans les tissages.
- 14 La parenté entre les décors du vase Missonnier et ceux des coquilles d'œuf d'autruche trouvées par plusieurs centaines dans la nécropole de Baria (aujourd'hui Villaricos) sur la côte andalouse ne peut cependant convaincre le lecteur du bien-fondé d'une hypothèse de M. Astruc qui supposait que les coquilles étaient importées brutes d'Afrique sans être décorées et qu'elles ne recevaient leur décoration peinte qu'en Espagne, M. Astruc allant même jusqu'à penser que certaines coquilles revenaient à Gunugu après avoir reçu leur décor et même que certains artisans de cette ville avaient acquis suffisamment d'habileté pour créer un « signe » particulier à Gunugu : il s'agirait du triangle dont le sommet est surmonté de deux crochets divergents, courbes ou coudés. M. Astruc croyait que ce motif n'existait, en Afrique, qu'à Gouraya. C'était là une grave erreur : ce motif est, au contraire, très commun. Il apparaît au Maghreb et au Sahara sur des supports les plus divers : poteries, peintures murales, tissus, nattes, tatouages...

Le vase Missonnier (photo M. Bovis).

- 15 La tombe qui contenait le vase Missonnier ne renfermait pas de coquille d'œuf d'autruche ; il semble même que ce vase si particulier et dont le décor présentait une parenté certaine avec celui des coquilles ait été déposé dans la tombe en lieu et place de l'habituelle coquille. Le vase Missonnier contenait une offrande : des ossements qui ne furent pas identifiés. Le Musée Stéphane Gsell, à Alger, possède deux gobelets modelés, provenant de la nécropole de Gunugu ; ils ont reçu un engobe blanc cantonné en haut et en bas par une bande rouge. C'est là une disposition identique à celle du vase Missonnier.

Les coquilles d'œuf d'autruche

- 16 Le mobilier funéraire de la nécropole de Gunugu comprenait, en plus des vases et des objets de parure, des coquilles d'œuf d'autruche. Après la nécropole de Villaricos, où il en fut dénombré plus de cinq cents et celle d'Ibiza qui en livra soixante-sept, Gunugu est, avec sa dizaine de coquilles conservées, le troisième site ayant livré des coquilles transformées en vase. Or S. Gsell et F. Missonnier écrivent, l'un et l'autre, qu'il y avait des coquilles dans presque toutes les tombes ; faut-il croire que seules les coquilles ayant un décor furent conservées ? Ces coquilles présentent une parenté étonnante avec les coquilles de Villaricos ; comme celles-ci, elles sont toutes coupées aux 3/4 de leur hauteur et le décor réparti en métopes. La peinture utilisée pour ce décor a attaqué la surface des coquilles qui donne l'impression d'avoir été gravée.
- 17 Les coquilles de Gunugu, bien que fort semblables à celles de Villaricos aussi bien dans la mise en place et la composition du décor que dans la fréquence des motifs orientalisants, conservent cependant une certaine originalité. M. Astruc a mis en lumière l'existence à Villaricos comme à Gunugu de « signes » (ou motifs) particuliers. Celui de Gunugu serait le triangle quadrillé portant au sommet deux appendices divergents coudés. Nous avons vu que ce « signe » est, en fait, très commun dans l'esthétique maghrébine.
- 18 Plus intéressants sont les autres éléments du décor qui ne dédaignent pas la représentation figurative ; ainsi les coquilles 1, 2 et 5 possèdent des motifs floraux qui rappellent les plants de silphium des monnaies de Cyrène. La plus richement décorée est la coquille 6 qui dans deux métopes présente une figure féminine pourvue d'ailes fixées à la taille. Elle porte un bonnet volumineux d'où s'échappent des mèches frisées. Ce personnage est vêtu d'une robe qui descend au-dessous du genou et porte des bottines. Sur la même coquille, dans une autre métope, est figurée une autruche : or ce même oiseau africain, inconnu en Ibérie, est représenté sur une coquille de Villaricos. Il est difficile de croire que ces deux coquilles auraient été ornées en Espagne et que l'une d'elle ait pu être renvoyée à son point de départ, sur la côte africaine.
- 19 La coquille 7 de Gunugu représente un personnage masculin. Tête et jambes sont vues de profil, le torse de face. Il est vêtu d'un costume ajusté, serré à la taille et montant jusqu'au ras du cou. Il semble s'aventurer précautionneusement en se protégeant d'une pelte. Une silhouette d'animal a été figurée au-dessus du personnage. S'agit-il d'une scène de chasse ?
- 20 Les coquilles de Gunugu ont été attribuées aux VI^e-V^e siècles av. J.-C., comme le sont celles du premier lot de Villaricos, ainsi que d'Ibiza et des nécropoles tangéroises dont

l'une des coquilles présente le motif du triangle à appendice floral, très proche du deuxième « signe » de Villaricos et de celui de Gunugu.

Coquille n° 1 de Gunugu (dessin de M. Astruc).

La mort d'une ville

- 21 Gunugu devint le siège d'un évêché à la tête duquel se trouvait, à la fin du ^ve siècle, Auxilius. Bien que le nom de la petite cité ne soit mentionné par aucun texte, il est vraisemblable que Gunugu subit le même sort que Caesarea, la capitale de la Maurétanie Césarienne, pillée et incendiée par les contingents des tribus maures qui s'étaient ralliées à Firmus.

Coquille n° 4 de Gunugu (dessin M. Astruc).

Coquille n° 7 de Gunugu (dessin M. Astruc).

Coquille n° 6 de Gunugu, musée du Louvre (dessin C. Florimont).

- 22 Conquise par les Arabes, Gunugu changea de nom et la cité logée sur le promontoire central fut appelée Bresk. Après l'effondrement de l'Empire almohade, la cité de Bresk fut disputée entre Mérinides, Abdelwadides et Hafsides. Ses ressources sont surtout celles de la terre : figuiers, cognassiers, et céréales, mais aussi un miel réputé sont produits le long du rivage. La course et la piraterie se développent dès le ^x^e siècle et entraînent des ripostes sanglantes. En 1144 la flotte sicilienne de Roger II s'empare de la ville et de son port (Edrissi, 1235). Ibn Khaldun (IV, 141) relate longuement les luttes entre les armées hafsides et les tribus berbères Magrawa. Bresk eut des relations faciles avec el-Andalus et accueillit les Morisques lorsque ceux-ci furent chassés d'Espagne. Mais c'est aussi de la mer que le danger s'abattit sur Bresk. Le coup mortel fut porté en 1614 par les chevaliers de Saint-Étienne qui détruisirent la ville. Bresk, héritière de Gunugu, disparut de l'Histoire.

BIBLIOGRAPHIE

ASTRUC M., « Supplément aux fouilles de Gouraya », *Libyca*, A. E. t. II, p. 9-40.

CAMPS G., « Recherches sur l'antiquité de la céramique modelée et peinte en Afrique du Nord », *Libyca A. A.P.*, t. III, 1955, p. 345-390.

CAT E., *Essai sur la Province romaine de Maurétanie césarienne*, Paris, 1881, p. 138.

CINTAS P., « Fouilles puniques à Tipasa », *Revue Africaine*, XCII, 1949, p. 263-330. ID. *Céramique punique*, Tunis, 1950, p. 555.

CAUBET A., « Documents puniques : les œufs d'autruche de Gouraya », *Actes du III^e Congr. intern. d'études phéniciennes et puniques*, Tunis, 1991, p. 253-259

GAUCKLER P., *Musée de Cherchel*, Paris, 1895.

GAUCKLER P., *Nécropoles puniques de Carthage, Deuxième partie, Études diverses*, Paris, 1915, « Première partie, Carnet de fouilles » (pl. LXXV-LXXVI) ; et « Appendice : Fouilles de P. Gauckler à Gunugus (Algérie), 1891-1892 » (pl. CCLV-CCCXL).

GSELL S., « Fouilles de Gouraya », *Publications de l'Association historique pour l'étude de l'Afrique du Nord*, Paris, 1903, p. 5-51.

GSELL S., *Atlas archéologique de l'Algérie*, Tome 1, texte, 2^e éd., Alger, 1997, Feuille n° 4, Cherchel, rubrique 3, « Promontoire du marabout de Sidi Brahim » (p. 1-2).

MISSONNIER F., « Fouilles dans la nécropole punique de Gouraya (Algérie) », *MEFR*, L, 1933, p. 87-119.

MOREL J.-P., « Les vases à vernis noir et à figures rouges d'Afrique avant la deuxième guerre punique et le problème des exportations de Grande Grèce », *Antiq. Afr.*, t. 15, 1980, p. 29-75

VILLARD F., « Vases attiques du v^e siècle avant J.-C. à Gouraya », *Libyca A. E.*, VII, 1959, p. 7-13.

INDEX

Mots-clés : Algérie, Antiquité, Punique, Ville